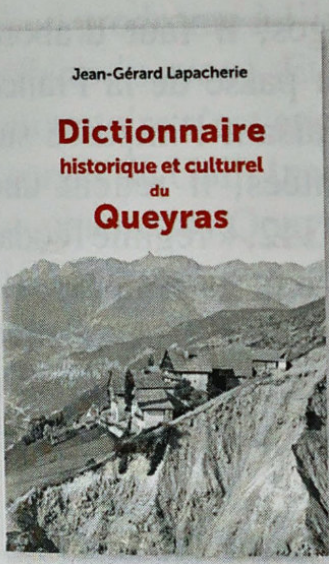




Jean-Gérard LAPACHERIE, *Dictionnaire historique et culturel du Queyras*, éditions Transhumances, 2023, 371 p., 15 euros.

Jean-Gérard Lapacherie a-t-il eu raison de présenter sous la forme d'un dictionnaire le copieux recueil d'articles et d'études qu'il a consacré à l'histoire du Queyras ? Le risque est grand (et ce serait fort regrettable) de voir le lecteur ne prendre qu'une connaissance partielle d'une œuvre aussi riche, soit qu'il se contente de consulter les seules entrées suscitant son intérêt, soit que, butinant à l'aveugle, il se satisfasse d'une médiocre *lectio divina* (la référence religieuse s'impose quand on apprend que les sept communes

originelles de la vallée ont regroupé jusqu'à quinze paroisses, fourni des contingents d'ecclésiastiques et érigé plus de cinquante oratoires – abstraction faite des stèles, des chemins de croix...).

En fait, pour saisir la substantifique moelle de cet opus, pour se pénétrer au mieux de la pensée de l'auteur, il ne faut pas hésiter à pratiquer une lecture systématique, de la première à la dernière page, sans se préoccuper des inévitables coq-à-l'âne. Loin de dérouter l'esprit, passer brusquement de *Combe du Guil* à *Comité protestant de Lyon*, de *Mules et mulets* à *Müller, Hippolyte* ou de *Viso* à *Vitreaux*, stimule l'attention : la plume de l'essayiste n'y est pas pour rien, qui possède à fond l'art de boucler une chronique.

Le premier mérite d'une lecture exhaustive, on ne tarde pas à l'appréhender, c'est le bonheur de la découverte. Découverte de personnages improbables, tel l'homme politique et écrivain *Français, Antoine* qui se servit du Queyras pour « se gausser de Paris, de M. de Chateaubriand, de l'Église, du pape, de l'Ancien Régime... » Tel encore le pasteur vaudois *Muston, Alexis* : en délicatesse avec la justice du royaume sarde, il dut s'exiler ; de cet « homme de progrès », par ailleurs « médecin, herboriste et botaniste, républicain francophile, remarquable dessinateur, bon écrivain, mais poète médiocre », on retiendra surtout sa description de Valpréveyre, insérée dans un

des tout premiers guides touristiques. Découverte aussi de personnages injustement tombés dans l'oubli, à l'image de l'officier *Ricord* : il déplorait que la défense de la vallée fût assurée par le seul Fort Queyras, aussi proposait-il de construire une redoute à Molines et une seconde à Abriès, afin d'y fixer des garnisons en mesure de repousser les incursions ennemies dès leur débouché du col Agnel ou du col Lacroix. Découverte enfin d'un nombre conséquent de scientifiques. Outre religieux et marchands de participes, le Queyras a notamment enfanté une théorie de médecins. Tous n'ont pas droit à une entrée personnelle : les Rozan, Chabrand et Vasserot sont cités pour mémoire. Certes, tous encore n'étaient pas des sommités : un *Richard-Calve, Blaise (1799-1849)*, héritier des théories du passé, se contentait de prescrire des vomitifs ou des purgatifs, recourait volontiers à la saignée, aux vésicatoires et aux sangsues. Mais un *Maritan, Maurice*, gynécologue, se fit remarquer en centrant ses recherches sur les causes des fièvres puerpérales, à une époque où les travaux du Hongrois Semmelweis n'étaient pas encore « intégrés au savoir médical ». Et que dire de l'« aliéniste » Guillaume Ferrus (1784-1861), sinon que, né à *Souliers*, il termina sa carrière à la présidence de l'Académie de médecine ?

Par-delà cet intérêt ponctuel, s'en manifeste peu à peu un autre : au long cours, il est assez fascinant de voir se dessiner « un Queyras inédit ». Jean-Gérard Lapacherie ne manque pas une occasion, en effet, de réviser la thèse reçue, depuis *Fauché-Prunelle*, d'une vallée « repliée sur elle-même », « fermée aux innovations extérieures », vouée à l'autarcie et à la misère. Essayons de mettre en place quelques-unes des pièces du puzzle.

Pour rendre compte de l'évolution du Queyras au fil des âges, il faut d'abord noter que l'essayiste récuse l'adoption du découpage propre au passé de la France – découpage généralement adopté par les historiens locaux. Faisant l'impasse sur la préhistoire et l'antiquité gallo-romaine, trop peu documentées, il retient une *périodisation* en quatre grandes époques : de la fin du XI^e siècle à 1342, « régime féodal strict » ; de 1343 (*transactions* passées avec le Dauphin de Viennois Humbert II) à la Révolution, institutions « sans exemple ailleurs en France » et « relative prospérité » ; de 1789 à 1960, « triple régression, politique, économique, culturelle aggravée par l'hémorragie démographique » ; après 1960, passage du *tourisme social* au « tourisme de masse ».

À propos du régime qui a prévalu pendant quatre siècles et demi (1343-1789), notre auteur s'appuie notamment sur les analyses de *Falque-Vert* pour nuancer la notion de « République des Escartons ». « Il n'y a rien eu de « républicain » dans les marchandages » conclus avec Humbert II, relève-t-il. Au demeurant, le Queyras est alors resté « parfaitement et étroitement contrôlé par les différents pouvoirs politiques ». Mais il a su se doter « d'institutions démocratiques modernes » : élection annuelle par les chefs de famille de syndics ou consuls chargés de veiller au respect des droits et règlements de la communauté et de répartir l'impôt en fonction des revenus de chaque foyer ; distinction entre ordonnateur des dépenses (consuls) et payeur (notaires) ; examen en assemblée générale annuelle et approbation ou non des *comptes consulaires*... (Voir aussi *Communautés et communes, Consuls, République ?, Ricord, Rosenberg*...).

À partir de ces mêmes *comptes consulaires*, Jean-Gérard Lapacherie lève un lièvre de taille : comment des communautés réputées miséreuses pouvaient-elles assumer de lourdes charges financières ? Outre la rente annuelle servie au Dauphin en vertu des *transactions* de 1343, il leur fallait engager des sommes conséquentes pour « rémunérer des soldats de milices », propres à prévenir les pillages et incendies trop souvent occasionnés par les *Barbets* « et autres ennemis de l'État ». Il leur revenait encore de « payer les gages des maîtres d'école », de rétribuer le « capitaine-châtelain » pour « ses droits de consultant » et de rembourser aux *consuls* les frais

consécutifs à l'exercice de leur mandat. « Toutes ses dépenses étant à la charge des propriétaires », ceux-ci devaient donc jouir pour le moins d'une petite aisance. D'où pouvaient-ils la tirer, sinon de la vente outre-monts de « leurs produits (fromages, agneaux, laine) » ? « Pendant des siècles, insiste l'essayiste, le Queyras a été une « niche », au sens économique de ce terme : offre d'une gamme restreinte de produits d'élevage [...], demande assez forte et sans vraie concurrence dans les villes et bourgs des plaines du Piémont proche, Torre Pellice étant à cinq heures de marche d'Abriès. »

On affinera les contours « de la prospérité passée du Queyras » à la lecture du parallèle établi sur deux siècles entre *Guillestre et Abriès*, mais aussi en se penchant sur « la richesse du patrimoine accumulé dans les églises et les chapelles » (*Vitreaux*), voire en méditant sur les monuments élevés dans certains *cimetières*. L'art, se plaît à noter notre auteur, « corrige les savoirs établis ». Il permet même de saisir jusqu'aux aspirations spirituelles et aux « goûts esthétiques » de ces paysans-éleveurs en qui tant de géographes, économistes et historiens, adeptes des « savoirs positivistes », n'ont cru identifier que des esprits un peu frustes et trop souvent routiniers (*Blanchard, Serres, Tivollier*...).

C'est à partir de la Révolution que le Queyras connaît un double basculement, politique et économique : il perd non seulement « l'autonomie séculaire » de ses communautés mais aussi ses « marchés du Piémont ». La recherche de nouveaux débouchés dans une Provence plus lointaine d'accès et fort bien pourvue en troupeaux de moutons s'est vite révélée décevante. « Cela a eu deux conséquences : le remplacement de l'élevage ovin par l'élevage bovin et la nécessité d'une longue migration hivernale, [...] prodrome à l'installation de nombreuses familles du Queyras loin du Queyras » (*Périodisation*). Et Jean-Gérard Lapacherie de pointer ce paradoxe : le phénomène migratoire s'est encore accentué avec la création d'une *route* carrossable à travers les gorges du Guil. Inaugurée en 1855, censée rompre l'isolement des hautes vallées, elle a « incité les Queyrassins à quitter leur village » : entre 1831 et 1881, la population locale a décliné en effet de plus de 30 %.

Passionnant, puisant aux meilleures sources (plus de dix pages de bibliographie), ce « Dictionnaire... » ouvre un nouveau chapitre de l'historiographie du Queyras.